

chose incompréhensible, incroyable, c'est qu'à vingt-deux ans, grand et vigoureux comme je l'étais, assez bien de figure, alerte et point sot, j'étais aussi neuf, mais aussi neuf qu'au sortir du ventre de ma mère, et les deux femmes de s'en émerveiller ainsi que leurs maris. Mais, dès le lendemain, Suzanne me fit signe et me dit : « Jacques, n'as-tu rien à faire ?

— Non, voisine ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Je voudrais... je voudrais... » et en disant je voudrais, elle me serrait la main et me regardait si singulièrement ; « je voudrais que tu prisses notre serpe et que tu vinsses dans la commune m'aider à couper deux ou trois bourrées, car c'est une besogne trop forte pour moi seule.

— Très volontiers, madame Suzanne... »

Je prends la serpe, et nous allons. Chemin faisant, Suzanne se laissait tomber la tête sur mon épaule, me prenait le menton, me tirait les oreilles, me pinçait les côtés. Nous arrivons. L'endroit était en pente. Suzanne se couche à terre tout de son long à la place la plus élevée, les pieds éloignés l'un de l'autre et les bras passés par-dessus la tête. J'étais au-dessous d'elle, jouant de la serpe sur le taillis, et Suzanne repliait ses jambes, approchant ses talons de ses fesses ; ses genoux élevés rendaient ses jupons fort courts, et je jouais toujours de la serpe sur le taillis, ne regardant guère où je frappais et frappant souvent à côté. Enfin, Suzanne me dit : « Jacques, est-ce que tu ne finiras pas bientôt ?

— Quand vous voudrez, madame Suzanne.

— Est-ce que tu ne vois pas, dit-elle à demi-voix, que je veux que tu finisses?... » Je finis donc, je repris haleine, et je finis encore ; et Suzanne...

LE MAÎTRE

T'ôtait ton pucelage que tu n'avais pas ?

JACQUES

Il est vrai ; mais Suzanne ne s'y méprit pas, et de sourire et de me dire : « Tu en as donné d'une bonne à garder à notre homme ; et tu es un fripon.

— Que voulez-vous dire, madame Suzanne ?

— Rien, rien ; tu m'entends de reste. Trompe-moi encore quelquefois de même, et je te le pardonne... » Je reliai ses bourrées, je les pris sur mon dos ; et nous revînmes, elle à sa maison, moi à la nôtre.

LE MAÎTRE

Sans faire une pause en chemin ?

JACQUES

Non.

LE MAÎTRE

Il n'y avait donc pas loin de la commune au village ?

JACQUES

Pas plus loin que du village à la commune.

LE MAÎTRE

Elle ne valait que cela ?

JACQUES.

Elle valait peut-être davantage pour un autre, pour un autre jour : chaque moment a son prix.

A quelque temps de là, dame Marguerite, c'était la femme de notre autre goguenard, avait du grain à faire moudre et n'avait pas le temps d'aller au moulin ; elle

vint demander à mon père un de ses garçons qui y allât pour elle. Comme j'étais le plus grand, elle ne doutait pas que le choix de mon père ne tombât sur moi, ce qui ne manqua pas d'arriver. Dame Marguerite sort ; je la suis ; je charge le sac sur mon âne et je le conduis seul au moulin. Voilà son grain moulu, et nous nous en revenions, l'âne et moi, assez tristes, car je pensais que j'en serais pour ma corvée. Je me trompais. Il y avait entre le village et le moulin un petit bois à passer ; ce fut là que je trouvai dame Marguerite assise au bord de la voie. Le jour commençait à tomber. « Jacques, me dit-elle, enfin te voilà ! Sais-tu qu'il y a plus d'une mortelle heure que je t'attends?... »

Lecteur, vous êtes aussi trop pointilleux. D'accord, la mortelle heure est des dames de la ville ; et la grande heure, de dame Marguerite.

JACQUES

C'est que l'eau était basse, que le moulin allait lentement ; que le meunier était ivre et que, quelque diligence que j'aie faite, je n'ai pu revenir plus tôt.

MARGUERITE

Assieds-toi là, et jasons un peu.

JACQUES

Dame Marguerite, je le veux bien...

Me voilà assis à côté d'elle pour jaser, et cependant nous gardions le silence tous deux. Je lui dis donc : Mais, dame Marguerite, vous ne me dites mot, et nous ne jasons pas.

MARGUERITE

C'est que je rêve à ce que mon mari m'a dit de toi.

JACQUES

Ne croyez rien de ce que votre mari vous a dit ; c'est un gausseur.

MARGUERITE

Il m'a assuré que tu n'as jamais été amoureux.

JACQUES

Oh ! pour cela il a dit vrai.

MARGUERITE

Quoi ! jamais de ta vie ?

JACQUES

De ma vie.

MARGUERITE

Comment ! à ton âge, tu ne saurais pas ce que c'est qu'une femme ?

JACQUES

Pardonnez-moi, dame Marguerite.

MARGUERITE

Et qu'est-ce que c'est qu'une femme ?

JACQUES

Une femme ?

MARGUERITE

Oui, une femme.

JACQUES

Attendez... C'est un homme qui a un cotillon, une cornette et de gros tétons.

LE MAÎTRE

Ah ! scélérat !

JACQUES

L'autre ne s'y était pas trompée ; et je voulais que celle-ci s'y trompât. A ma réponse, dame Marguerite fit des éclats de rire qui ne finissaient point ; et moi, tout ébahi, je lui demandai ce quelle avait tant à rire. Dame Marguerite me dit qu'elle riait de ma simplicité. « Comment ! grand comme tu es, vrai, tu n'en saurais pas davantage ?

— Non, dame Marguerite. »

Là-dessus dame Marguerite se tut, et moi aussi. Mais, dame Marguerite, lui dis-je encore, nous nous sommes assis pour jaser et voilà que vous ne dites mot et que nous ne jasons pas. Dame Marguerite, qu'avez-vous ? vous rêvez.

MARGUERITE

Oui, je rêve... je rêve... je rêve...

En prononçant ces je rêve, sa poitrine s'élevait, sa voix s'affaiblissait, ses membres tremblaient, ses yeux s'étaient fermés, sa bouche était ent'ouverte ; elle poussa un profond soupir ; elle défaillit, et je fis semblant de croire qu'elle était morte, et me mis à crier du ton de l'effroi : Dame Marguerite ! dame Marguerite ! parlez-moi donc ; dame Marguerite, est-ce que vous vous trouvez mal ?

MARGUERITE

Non, mon enfant ; laisse-moi un moment en repos... Je ne sais ce qui m'a pris... Cela m'est venu subitement.

LE MAÎTRE

Elle mentait.

JACQUES

Oui, elle mentait.

MARGUERITE

C'est que je rêvais.

JACQUES

Rêvez-vous comme cela la nuit à côté de votre mari ?

MARGUERITE

Quelquefois.

JACQUES

Cela doit l'effrayer.

MARGUERITE

Il y est fait...

Marguerite revint peu à peu de sa défaillance, et dit : Je rêvais qu'à la noce, il y a huit jours, notre homme et celui de la Suzanne se sont moqués de toi ; cela m'a fait pitié, et je me suis trouvée toute je ne sais comment.

JACQUES

Vous êtes trop bonne.

MARGUERITE

Je n'aime pas qu'on se moque. Je rêvais qu'à la première occasion ils recommenceraient de plus belle, et que cela me fâcherait encore.

JACQUES

Mais il ne tiendrait qu'à vous que cela n'arrivât plus.

MARGUERITE

Et comment ?

JACQUES

En m'apprenant...

MARGUERITE

Et quoi ?

JACQUES

Ce que j'ignore, et ce qui faisait tant rire votre homme et celui de la Suzanne, qui ne riraient plus.

MARGUERITE

Oh ! non, non. Je sais bien que tu es un bon garçon, et que tu ne le dirais à personne ; mais je n'oserais.

JACQUES

Et pourquoi ?

MARGUERITE

C'est que je n'oserais.

JACQUES

Ah ! dame Marguerite, apprenez-moi, je vous prie, je vous en aurai la plus grande obligation, apprenez-moi... En la suppliant ainsi, je lui serrais les mains et elle me les serrait aussi ? je lui baisais les yeux, et elle me baisait la bouche. Cependant il faisait tout à fait nuit. Je lui dis donc : Je vois bien, dame Marguerite, que vous ne me voulez pas assez de bien pour m'apprendre ; j'en suis tout à fait chagrin. Allons, levons-nous ; retournons-nous-en... Dame Marguerite se tut ; elle reprit une de mes mains, je ne sais où elle la conduisit, mais le fait est que je m'écriai : « Il n'y a rien ! il n'y a rien ! »

LE MAÎTRE

Scélérat ! double scélérat !

JACQUES

Le fait est qu'elle était fort déshabillée, et que je l'étais beaucoup aussi. Le fait est que j'avais toujours la main où il n'y avait rien chez elle, et qu'elle avait placé sa main où cela n'était pas de même chez moi. Le fait est que je me trouvai sous elle et par conséquent elle sur moi. Le fait est que, ne la soulageant d'aucune fatigue, il fallait bien qu'elle la prit tout entière. Le fait est qu'elle se livrait à mon instruction de si bon cœur qu'il vint un instant où je crus qu'elle en mourrait. Le fait est qu'aussi troublé qu'elle, et ne sachant ce que je disais, je m'écriai : « Ah ! dame Suzanne, que vous me faites aise ! »

LE MAÎTRE

Tu veux dire dame Marguerite.

JACQUES

Non, non. Le fait est que je pris un nom pour un autre; et qu'au lieu de dire dame Marguerite, je dis dame Suzon. Le fait est que j'avouai à dame Marguerite que ce qu'elle croyait m'apprendre ce jour-là, dame Suzon me l'avait appris, un peu diversement, à la vérité, il y a trois ou quatre jours. Le fait est qu'elle me dit : « Quoi ! c'est Suzon et non pas moi?... » Le fait est que je lui répondis : « Ce n'est ni l'une ni l'autre. » Le fait est que, tout en se moquant d'elle-même, de Suzon, des deux maris, et qu'en me disant de petites injures, je me trouvai sur elle, et par conséquent elle sous moi, et qu'en m'avouant que cela lui avait fait du plaisir, mais pas autant que de l'autre manière, elle se retrouva sur moi, et par conséquent moi sous elle. Le fait est qu'après quelque temps de repos et de silence, je

me trouvai ni elle dessous, ni moi dessus, ni elle dessus, ni moi dessous; car nous étions l'un et l'autre sur le côté; qu'elle avait la tête penchée en devant et les deux fesses collées contre mes deux cuisses. Le fait est que, si j'avais été moins savant, la bonne dame Marguerite m'aurait appris tout ce qu'on peut apprendre. Le fait est que nous eûmes bien de la peine à regagner le village. Le fait est que mon mal de gorge est fort augmenté, et qu'il n'y a pas d'apparence que je puisse parler de quinze jours.

LE MAÎTRE

Et tu n'as pas revu ces femmes?

JACQUES

Pardonnez-moi, plus d'une fois.

LE MAÎTRE

Toutes deux?

JACQUES

Toutes deux.

LE MAÎTRE

Elles ne sont pas brouillées?

JACQUES

Utiles l'une à l'autre, elles s'en sont aimées davantage.

LE MAÎTRE

Les nôtres en auraient bien fait autant, mais chacune avec son chacun... Tu ris.

JACQUES

Toutes les fois que je me rappelle le petit homme criant, jurant, écumant, se débattant de la tête, des pieds, des mains, de tout le corps, et prêt à se jeter du haut du fenil en bas, au hasard de se tuer, je ne saurais m'empêcher d'en rire.

LE MAÎTRE

Et ce petit homme, qui est-il? Le mari de la dame Suzon?

JACQUES

Non.

LE MAÎTRE

Le mari de la dame Marguerite?

JACQUES

Non... Toujours le même : il en a, pour tant qu'il vivra.

LE MAÎTRE

Qui est-il donc?

Jacques ne répondit point à cette question, et le maître ajouta :

Dis-moi seulement qui était le petit homme.

JACQUES

Un jour un enfant, assis au pied du comptoir d'une lingère, criait de toute sa force. La marchande importunée de ses cris, lui dit : « Mon ami, pourquoi criez-vous ?

— C'est qu'ils veulent me faire dire A.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas dire A ?

— C'est que je n'aurai pas si tôt dit A, qu'ils voudront me faire dire B... »

C'est que je ne vous aurai pas si tôt dit le nom du petit homme qu'il faudra que je vous dise le reste.

LE MAÎTRE

Peut-être.

JACQUES

Cela est sûr.

LE MAÎTRE

Allons, mon ami Jacques, nomme-moi le petit homme. Tu t'en meurs d'envie, n'est-ce pas ? Satisfais-toi.

JACQUES

C'était une espèce de nain, bossu, crochu, bègue, borgne, jaloux, paillard, amoureux et peut-être aimé de Suzon. C'était le vicaire du village.

Jacques ressemblait à l'enfant de la lingère comme deux gouttes d'eau, avec cette différence que, depuis son mal de gorge, on avait de la peine à lui faire dire A, mais une fois en train, il allait de lui-même jusqu'à la fin de l'alphabet.

J'étais dans la grange de Suzon, seul avec elle.

LE MAÎTRE

Et tu n'y étais pas pour rien ?

JACQUES

Non. Lorsque le vicaire arrive, il prend de l'humeur, il gronde, il demande impérieusement à Suzon ce qu'elle faisait en tête à tête avec le plus débauché des garçons du village, dans l'endroit le plus reculé de la chaumière.

LE MAÎTRE

Tu avais déjà de la réputation, à ce que je vois.

JACQUES

Et assez bien méritée. Il était vraiment fâché ; à ce propos il en ajouta d'autres encore moins obligeants. Je me fâche de mon côté. D'injure en injure nous en venons aux mains. Je saisis une fourche je la lui passe entre les jambes, fourchon d'ici, fourchon de là, et le lance sur le fenil, ni plus ni moins, comme une botte de paille.

LE MAÎTRE

Et ce fenil était haut ?

JACQUES

De dix pieds au moins, et le petit homme n'en serait pas descendu sans se rompre le cou.

LE MAÎTRE

Après ?

JACQUES

Après, j'écarte le fichu de Suzon, je lui prends la gorge, je la caresse ; elle se défend comme cela. Il y avait là un bât d'âne dont la commodité nous était connue ; je la pousse sur ce bât.

LE MAÎTRE

Tu relèves ses jupons ?

JACQUES

Je relève ses jupons.

LE MAÎTRE.

Et le vicaire voyait cela ?

JACQUES.

Comme je vous vois.

LE MAÎTRE

Et il se taisait ?

JACQUES

Non pas, s'il vous plaît. Ne se contenant plus de rage, il se mit à crier : « Au meu... meu... meurtre ! au feu.. feu... feu !... au vo... au vo... au voleur !... » Et voilà le mari que nous croyions loin qui accourt.

LE MAÎTRE

J'en suis fâché : je n'aime pas les prêtres.

JACQUES

Et vous auriez été enchanté que sous les yeux de celui-ci...

LE MAÎTRE

J'en conviens.

JACQUES

Suzon avait eu le temps de se relever ; je me rajuste, me sauve, et c'est Suzon qui m'a raconté ce qui suit. Le mari qui voit le vicaire perché sur le fenil, se met à rire. Le vicaire lui disait : « Ris... ris... ris bien so... so... sot que tu es... » Le mari de lui obéir, de rire de plus belle, et de lui demander qui est-ce qui l'a niché là. — Le vicaire : « Met... met... mets-moi à te... te... terre. » — Le mari de rire encore, et de lui demander comment il faut qu'il s'y prenne. — Le vicaire : Co... co... comme j'y... j'y... j'y... suis mon... mon... monté, a... a... avec la fou... fou... fourche... — Par sanguinienne, vous avez

raison ; voyez ce que c'est que d'avoir étudié?... » Le mari prend la fourche, la présente au vicaire ; celui-ci s'enfourche comme je l'avais enfourché ; le mari lui fait faire un ou deux tours de grange au bout de l'instrument de basse-cour, accompagnant cette promenade d'une espèce de chant en faux-bourdon ; et le vicaire criait : « Dé... dé... descends-moi, ma... ma... mairaud, me... me... dé... dé... descendras... dras-tu?... » Et le mari lui disait : « A quoi tient-il, monsieur le vicaire, que je ne vous montre ainsi dans toutes les rues du village ? On n'y aurait jamais vu une aussi belle procession... » Cependant le vicaire en fut quitte pour la peur, et le mari le mit à terre. Je ne sais ce qu'il dit alors au mari, car Suzon s'était évadée ; mais j'entendis : « Ma... ma... malheureux ! tu... tu... fra... fra... frappes un... un... prê... prê... prêtre ; je... je... t'e... t'e... t'ex... co... co... communie ; tu... tu... se... seras da... da... damné... » C'était le petit homme qui parlait ; et c'était le mari qui le pourchassait à coups de fourche. J'arrive avec beaucoup d'autres ; d'aussi loin que le mari m'aperçut, mettant sa fourche en arrêt : « Approche, approche, » me dit-il.

LE MAÎTRE

Et Suzon ?

JACQUES

Elle s'en tira.

LE MAÎTRE

Mal ?

JACQUES

Non ; les femmes s'en tirent toujours bien quand on ne les a pas surprises en flagrant délit... De quoi riez-vous ?

LE MAÎTRE

De ce qui me fera rire, comme toi, toutes les fois que je me rappellerai le petit prêtre au bout de la fourche du mari.

JACQUES

Ce fut peu de temps après cette aventure, qui vint aux oreilles de mon père et qui en rit aussi, que je m'engageai, comme je vous ai dit...

Après quelques moments de silence ou de toux de la part de Jacques, disent les uns, ou après avoir encore ri, disent les autres, le maître s'adressant à Jacques, lui dit : « Et l'histoire de tes amours ? » — Jacques hocha de la tête et ne répondit pas.

Comment un homme de sens, qui a des mœurs, qui se pique de philosophie, peut-il s'amuser à débiter des contes de cette obscénité ? — Premièrement, lecteur, ce ne sont pas des contes, c'est une histoire, et je ne me sens pas plus coupable, et peut-être moins, quand j'écris les sottises de Jacques, que Suétone quand il nous transmet les débauches de Tibère. Cependant vous lisez Suétone, et vous ne lui faites aucun reproche. Pourquoi ne fronchez-vous pas le sourcil à Catulle, à Martial, à Horace, à Juvénal, à Pétrone, à La Fontaine et à tant d'autres ? Pourquoi ne dites-vous pas au stoïcien Sénèque : Quel besoin avons-nous de la crapule de votre esclave¹ aux miroirs concaves ? Pourquoi n'avez-vous de l'indulgence que pour les morts ? Si vous réfléchissiez un peu à cette partialité, vous verriez qu'elle naît de quelque principe vicieux. Si vous

1. Hostius.

êtes innocent, vous ne me lirez pas ; si vous êtes corrompu, vous me lirez sans conséquence. Et puis, si ce que je vous dis là ne vous satisfait pas, ouvrez la préface de Jean-Baptiste Rousseau, et vous y trouverez mon apologie. Quel est celui d'entre vous qui osât blâmer Voltaire d'avoir composé *la Pucelle*? Aucun, Vous avez donc deux balances pour les actions des hommes? Mais, dites-vous, *la Pucelle* de Voltaire est un chef-d'œuvre! — Tant pis, puisqu'on ne l'en lira que davantage. — Et votre *Jacques* n'est qu'une insipide rapsodie de faits, les uns réels, les autres imaginés, écrits sans grâce et distribués sans ordre. — Tant mieux, mon *Jacques* en sera moins lu. De quel côté que vous vous tourniez, vous avez tort. Si mon ouvrage est bon, il vous fera plaisir; s'il est mauvais, il ne fera point de mal. Point de livre plus innocent qu'un mauvais livre. Je m'amuse à écrire sous des noms empruntés les sottises que vous faites ; vos sottises me font rire; mon écrit vous donne de l'humeur. Lecteur, à vous parler franchement, je trouve que le plus méchant de nous deux, ce n'est pas moi. Que je serais satisfait s'il m'était aussi facile de me garantir de vos noirceurs, qu'à vous de l'ennui ou du danger de mon ouvrage! Vilains hypocrites, laissez-moi en repos. F..tez comme des ânes débâtés; mais permettez-moi que je dise f..tre; je vous passe l'action, passez-moi le mot. Vous prononcez hardiment tuer, voler, trahir, et l'autre vous ne l'oseriez qu'entre les dents! Est-ce que moins vous exhalez de ces prétendues impuretés en paroles, plus il vous en reste dans la pensée? Et que vous a fait l'action génitale, si naturelle, si nécessaire et si juste, pour en exclure le signe de vos entretiens, et pour imaginer que votre bouche, vos

yeux et vos oreilles en seraient souillés ? Il est bon que les expressions les moins usitées, les moins écrites, les mieux tuées soient les mieux suées et les plus généralement connues ; aussi cela est : aussi le mot *futuo* n'est-il pas moins familier que le mot pain ; nul âge ne l'ignore, nul idiome n'en est privé ; il a mille synonymés dans toutes les langues, il s'imprime en chacune sans être exprimé, sans voix, sans figure, et le sexe qui le fait le plus, a usage de le taire le plus. Je vous entends encore, vous vous écriez : « Fi, le cynique ! Fi, l'impudent ! Fi, le sophiste !... » Courage, insultez, bien un auteur estimable que vous avez sans cesse entre les mains, et dont je ne suis ici que le traducteur. La licence de son style m'est presque un garant de la pureté de ses mœurs : c'est Montaigne¹. *Lasciva est nobis pagina, vita proba.*

Jacques et son maître passèrent le restant de la journée sans desserrer les dents. Jacques toussait, et son maître disait : « Voilà une cruelle toux ! » regardait à sa montre l'heure qu'il était sans le savoir, ouvrait sa tabatière sans s'en douter, et prenait sa prise de tabac sans le sentir ; ce qui me le prouve, c'est qu'il faisait ces choses trois ou quatre fois de suite et dans le même ordre. Un moment après, Jacques toussait encore, et son maître disait : « Quelle diable de toux ! Aussi tu t'en es donné du vin de l'hôtesse jusqu'au nœud de la gorge. Hier au soir, avec le secrétaire, tu ne t'es pas ménagé davantage ; quand tu remontas, tu chancelais, tu ne savais ce que tu disais ; et aujourd'hui tu as fait

1. Tout ce passage est imité de Montaigne, liv. III, ch. v. (Ba.)

dix haltes, et je gage qu'il ne te reste pas une goutte de vin dans ta gourde?... » Puis il grommelait entre ses dents, regardait à sa montre, et régalaît ses narines.

J'ai oublié de vous dire, lecteur, que Jacques n'allait jamais sans une gourde remplie du meilleur ; elle était suspendue à l'arçon de sa selle. A chaque fois que son maître interrompait son récit par quelque question un peu longue, il détachait sa gourde, en buvait un coup à la régalaide, et ne la remettait à sa place que quand son maître avait cessé de parler. J'avais encore oublié de vous dire que, dans les cas qui demandaient de la réflexion, son premier mouvement était d'interroger sa gourde. Fallait-il résoudre une question morale, discuter un fait, préférer un chemin à un autre, entamer, suivre ou abandonner une affaire, peser les avantages ou les désavantages d'une opération de politique, d'une spéculation de commerce ou de finance, la sagesse ou la folie d'une loi, le sort d'une guerre, le choix d'une auberge, dans une auberge le choix d'un appartement, dans un appartement le choix d'un lit, son premier mot était : « Interrogeons la gourde. » Son dernier était : « C'est l'avis de ma gourde et le mien. » Lorsque le destin était muet dans sa tête, il s'expliquait par sa gourde, c'était une espèce de Pythie portative, silencieuse aussitôt qu'elle était vide. A Delphes la Pythie, ses cotillons retroussés, assise à cul nu sur le trépied, recevait son inspiration de bas en haut ; Jacques sur son cheval, la tête tournée vers le ciel, sa gourde débouchée et le goulot incliné vers sa bouche, recevait son inspiration de haut en bas. Lorsque la Pythie et Jacques prononçaient leurs oracles, ils étaient ivres tous les deux. Il prétendait que l'Esprit-Saint

était descendu sur les apôtres dans une gourde ; ils appelaient la Pentecôte la fête des gourdes. Il a laissé un petit traité de toutes sortes de divinations, traité profond dans lequel il donne la préférence à la divination de Bacbuc ¹ ou par la gourde. Il s'inscrit en faux, malgré toute la vénération qu'il lui portait, contre le curé de Meudon qui interrogeait la dive bachbus par le choc de la panse. « J'aime Rabelais, dit-il, mais j'aime mieux la vérité que Rabelais. » Il l'appelle hérétique *Engastrimute* ² ; et il prouve par cent raisons meilleures les unes que les autres, que les vrais oracles de Bacbuc ou de la gourde ne se faisaient entendre que par le goulot. Il compte au rang des sectateurs distingués de Bacbuc, des vrais inspirés de la gourde dans ces derniers siècles : Rabelais, La Fare, Chapelle, Chaulieu, La Fontaine, Molière, Panard, Gallet, Vadé. Platon et Jean-Jacques Rousseau ³, qui prônèrent le bon vin sans en boire, sont à son avis de faux frères de la gourde. La gourde eut autrefois quelques sanctuaires célèbres ; la Pomme-de-Pin, ⁴ le Temple ⁵ et la Guinguette, sanctuaires dont il écrit l'histoire séparément. Il fait la peinture la plus magnifique de l'enthousiasme, de la chaleur, du feu dont

1. *Bacbuc*, en hébreu *Bachbouch*, bouteille, ainsi appelé du bruit qu'elle fait quand on la vide. (BR.) — Voir *Pantagruel* plutôt que la Bible.

2. Le mot est écrit *engastrimeste* dans l'édition originale, probablement par suite d'une erreur de copiste. On dit aujourd'hui *engastrimythe*, de *γαστήρ*, ventre, et de *μῦθος*, parole.

3. Si nous en croyons Mercier, Rousseau, au moins dans ses dernières années, ne dédaignait pas le vin ; voyez son livre : *J.-J. Rousseau, considéré comme un des auteurs de la Révolution*. Il s'exprime en des termes que nous voulons croire empreints de son exagération habituelle.

4. Cabaret de Villon.

5. Où Gallet s'était réfugié pour échapper à ses créanciers.

les Bacbuciens ou Périgourdiens étaient et furent encore saisis de nos jours, lorsque, sur la fin du repas, les coudes appuyés sur la table, la dive Bacbuc ou la gourde sacrée leur apparaissait, était déposée au milieu d'eux, sifflait, jetait sa coiffe loin d'elle, et couvrait ses adorateurs de son écume prophétique. Son manuscrit est décoré de deux portraits, au bas desquels on lit : *Anacréon et Rabelais, l'un parmi les anciens, l'autre parmi les modernes, souverains pontifes de la gourde.*

Et Jacques s'est servi du terme *engastrimute*?... Pourquoi pas, lecteur? Le capitaine de Jacques était Bacbucien, il a pu connaître cette expression, et Jacques, qui recueillait tout ce qu'il disait, se la rappeler; mais la vérité c'est que l'*Engastrimute* est de moi, et qu'on lit sur le texte original *Ventriloque*.

Tout cela est fort beau, ajoutez-vous; mais les amours de Jacques? — Les amours de Jacques, il n'y a que Jacques qui les sache; et le voilà tourmenté d'un mal de gorge qui réduit son maître à sa montre et à sa tabatière; indigence qui l'afflige autant que vous. — Qu'allons-nous donc devenir? — Ma foi, je n'en sais rien. Ce serait bien ici le cas d'interroger la dive Bacbuc ou gourde sacrée; mais son culte tombe, ses temples sont déserts. Ainsi qu'à la naissance de notre divin Sauveur les oracles du paganisme cessèrent; à la mort de Gallet¹, les oracles de Bacbuc furent muets; aussi plus de

1. Gallet, épicier à la pointe Saint-Eustache, devenu chansonnier célèbre, mourut en 1757 au Temple, lieu de franchise pour les débiteurs insolubles. Comme il y recevait chaque jour des mémoires de ses créanciers : « Me voilà, disait-il, au Temple des Mémoires ». Sa misère n'altéra ni ses goûts ni sa gaieté; il buvait cinq à six bouteilles de vin par jour, mais ce régime finit par le rendre hydropique. On lui fit plusieurs fois la ponction, et il rendit 92 pintes d'eau, ce qui lui fit dire au vicaire du

grands poèmes, plus de ces morceaux d'une éloquence sublime ; plus de ces productions marquées au coin de l'ivresse et du génie ; tout est raisonné, compassé, académique et plat. O dive Bacbuc ! ô gourde sacrée ! ô divinité de Jacques ! Revenez au milieu de nous !...

Il me prend envie, lecteur, de vous entretenir de la naissance de la dive Bacbuc, des prodiges qui l'accompagnèrent et qui la suivirent, des merveilles de son règne et des désastres de sa retraite ; et si le mal de gorge de notre ami Jacques dure, et que son maître s'opiniâtre à garder le silence, il faudrabien que vous vous contentiez de cet épisode, que je tâcherai de pousser jusqu'à ce que Jacques guérisse et reprenne l'histoire de ses amours...

Il y ici une lacune vraiment déplorable dans la conversation de Jacques et de son maître. Quelque jour, un descendant de Nodot ¹, du président de Brosses ², de Freinshémus ³, ou du père Brottier ⁴, la remplira peut-être ; et les descendants de Jacques ou de son maître, propriétaires du manuscrit, en riront beaucoup.

Temple qui venait lui administrer l'extrême-onction : « Ah ! monsieur l'abbé, vous venez me graisser les bottes ; cela est inutile, car je m'en vais par eau. » A sa mort, Panard, son ami, son compagnon de promenade, de spectacle et de cabaret, rencontrant Marmontel, s'écria en pleurant : « Je l'ai perdu, je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui ! il est mort... Je suis seul au monde... Vous savez qu'il est mort au Temple ? Je suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe ! Ah ! Monsieur ! ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui depuis l'âge de raison n'avait pas bu un verre d'eau. » (Ba.)

1. Qui découvrit de prétendus fragments de Pétrone.
2. Qui essaya de restituer le texte de Salluste.
3. Qui a ajouté des suppléments à Quinte-Curce.
4. Traducteur de Tacite et auteur de *Mémoires* sur plusieurs points peu connus de l'histoire des mœurs romaines.

Il paraît que Jacques, réduit au silence par son mal de gorge, suspendit l'histoire de ses amours, et que son maître commença l'histoire des siennes. Ce n'est ici qu'une conjecture que je donne pour ce qu'elle vaut. Après quelques lignes ponctuées qui annoncent la lacune, on lit : « Rien n'est plus triste dans ce monde que d'être un sot... » Est-ce Jacques qui profère cet apophtegme ? Est-ce son maître ? Ce serait le sujet d'une longue et épineuse dissertation. Si Jacques était assez insolent pour adresser ces mots à son maître, celui-ci était assez franc pour se les adresser à lui-même. Quoi qu'il en soit, il est évident, il est très évident que c'est le maître qui continue.

LE MAÎTRE

C'était la veille de sa fête, et je n'avais point d'argent. Le chevalier de Saint-Ouin, mon intime ami, n'était jamais embarrassé de rien. « Tu n'as point d'argent, me dit-il ?

— Non.

— Eh bien ! il n'y a qu'à en faire.

— Et tu sais comme on en fait ?

— Sans doute. » Il s'habille, nous sortons, et il me conduit à travers plusieurs rues détournées dans une petite maison obscure, où nous montons par un petit escalier sale, à un troisième, où j'entre dans un appartement assez spacieux et singulièrement meublé. Il y avait entre autres choses trois commodes de front, toutes trois de formes différentes ; par derrière celle du milieu, un grand miroir à chapiteau trop haut pour le plafond, en sorte qu'un bon demi-pied de ce miroir était caché par la commode ; sur ces commodes des marchandises de toutes espèces ; deux trictracs ; autour

de l'appartement, des chaises assez belles, mais pas une qui eût sa pareille; au pied d'un lit sans rideaux, une superbe duchesse¹; contre une des fenêtres, une volière sans oiseaux, mais toute neuve; à l'autre fenêtre un lustre suspendu par un manche à balai, et le manche à balai portant des deux bouts sur les dossiers de deux mauvaises chaises de paille; et puis de droite et de gauche des tableaux, les uns attachés aux murs, les autres en pi'es.

JACQUES

Cela sent le faiseur d'affaires d'une lieue à la ronde.

LE MAÎTRE

Tu l'as deviné. Et voilà le chevalier et M. Le Brun (c'est le nom de notre brocanteur et courtier d'usure) qui se précipitent dans les bras l'un de l'autre... « Et ! c'est vous, monsieur le chevalier ?

— Et oui, c'est moi, mon cher Le Brun.

— Mais que devenez-vous donc ? Il y a une éternité qu'on ne vous a vu. Les temps sont bien tristes, n'est-il pas vrai ?

— Très tristes, mon cher Le Brun. Mais il ne s'agit pas de cela ; écoutez-moi, j'aurais un mot à vous dire... »

Je m'assieds. Le chevalier et Le Brun se retirent dans un coin et se parlent. Je ne puis te rendre de leur conversation que quelques mots que je surpris à la volée...

« Il est bon ?

— Excellent.

1. Chaise longue.

- Majeur?
- Très majeur.
- C'est le fils?
- Le fils.
- Savez-vous que nos deux dernières affaires?...
- Parlez plus bas.
- Le père?
- Riche.
- Vieux?
- Et caduc. »

Le Brun à haute voix : « Tenez, monsieur le chevalier, je ne veux plus me mêler de rien, cela a toujours des suites fâcheuses. C'est votre ami, à la bonne heure ! Monsieur a tout à fait l'air d'un galant homme ; mais...

- Mon cher Le Brun !
- Je n'ai point d'argent.
- Mais vous avez des connaissances !
- Ce sont tous des gueux, de fieffés fripons. Monsieur le chevalier, n'êtes-vous point las de passer par ces mains-là ?
- Nécessité n'a point de loi.
- La nécessité qui vous presse est une plaisante nécessité, une bouillotte, une partie de la belle ¹, quelque fille.
- Cher ami !...
- C'est toujours moi, je suis faible comme un enfant ; et puis vous, je ne sais pas à qui vous ne feriez pas fausser un serment. Allons, sonnez donc, afin que je sache si Fourgeot est chez lui... Non, ne sonnez pas, Fourgeot vous mènera chez Merval.
- Pourquoi pas vous ?

1. Le jeu de la *belle* est souvent mentionné au xviii^e siècle. C'est un jeu de hasard, une sorte de loterie.

— Moi! j'ai juré que cet abominable Merval ne travaillerait jamais ni pour moi ni pour mes amis. Il faudra que vous répondiez pour monsieur, qui peut-être, qui sans doute est un honnête homme; que je réponde pour vous à Fourgeot, et que Fourgeot réponde pour moi à Merval... »

Cependant la servante était entrée en disant : « C'est chez M. Fourgeot ? »

Le Brun à sa servante : « Non, ce n'est chez personne... Monsieur le chevalier, je ne saurais absolument, je ne saurais. »

Le chevalier l'embrasse, le caresse : « Mon cher Le Brun! mon cher ami!... » Je m'approche, je joins mes instances à celles du chevalier : « Monsieur Le Brun ! mon cher monsieur!.. »

Le Brun se laisse persuader.

La servante qui souriait de cette môme, part, et dans un clin d'œil reparait avec un petit homme boiteux, vêtu de noir, canne à la main, bègue, le visage sec et ridé, l'œil vif. Le chevalier se tourne de son côté et lui dit : « Allons, monsieur Mathieu de Fourgeot, nous n'avons pas un moment à perdre, conduisez-nous vite... »

Fourgeot, sans avoir l'air de l'écouter, déliait une petite bourse de chamois.

Le chevalier à Fourgeot : « Vous vous moquez, cela nous regarde... » Je m'approche, je tire un petit écu que je glisse au chevalier qui le donne à la servante en lui passant la main sous le menton. Cependant Le Brun disait à Fourgeot : « Je vous le défends; ne conduisez point là ces messieurs.

FOURGEOT

Monsieur Le Brun, pourquoi donc ?

LE BRUN

C'est un fripon, c'est un gueux.

FOURGEOT

Je sais bien que M. de Merval... mais à tout péché miséricorde; et puis, je ne connais que lui qui ait de l'argent pour le moment.

LE BRUN

Monsieur Fourgeot, faites comme il vous plaira; Messieurs, je m'en lave les mains.

FOURGEOT à Le Brun.

Monsieur Le Brun, est-ce que vous ne venez pas avec nous ?

LE BRUN

Moi! Dieu m'en préserve. C'est un infâme que je ne reverrai de ma vie.

FOURGEOT

Mais, sans vous, nous ne finirons rien.

LE CHEVALIER

Il est vrai. Allons, mon cher Le Brun, il s'agit de me servir, il s'agit d'obliger un galant homme qui est dans la presse; vous ne me refuserez pas; vous viendrez.

LE BRUN

Aller chez un Merval! moi! moi!

LE CHEVALIER

Oui, vous, vous viendrez pour moi... »

A force de sollicitations Le Brun se laisse entraîner, et nous voilà, lui Le Brun, le chevalier, Mathieu de Fourgeot, en chemin, le chevalier frappant amicalement dans la main de Le Brun et me disant : « C'est le meilleur homme, l'homme du monde le plus officieux, la meilleure connaissance...

LE BRUN

Je crois que M. le chevalier me ferait faire de la fausse monnaie. »

Nous voilà chez Merval.

JACQUES

Mathieu de Fourgeot...

LE MAÎTRE

Eh bien ! qu'en veux-tu dire ?

JACQUES

Mathieu de Fourgeot... Je veux dire que M. le chevalier de Saint-Ouin connaît ces gens-là par nom et surnom, et que c'est un gueux, d'intelligence avec toute cette canaille-là.

LE MAÎTRE

Tu pourrais bien avoir raison... Il est impossible de connaître un homme plus doux, plus civil, plus honnête, plus poli, plus humain, plus compatissant, plus désintéressé que M. de Merval. Mon âge de majorité et

ma solvabilité bien constatés, M. de Merval prit un air tout à fait affectueux et triste et nous dit avec le ton de la componction qu'il était au désespoir ; qu'il avait été dans cette même matinée obligé de secourir un de ses amis pressé des besoins les plus urgents, et qu'il était tout à fait à sec. Puis s'adressant à moi, il ajouta : « Monsieur, n'avez point de regret de ne pas être venu plus tôt ; j'aurais été affligé de vous refuser, mais je l'aurais fait : l'amitié passe avant tout... »

Nous voilà tous bien ébahis ; voilà le chevalier, Le Brun même et Fourgeot aux genoux de Merval, et M. de Merval qui leur disait : « Messieurs, vous me connaissez tous ; j'aime à obliger et tâche de ne pas gâter les services que je rends en les faisant solliciter ; mais, foi d'homme d'honneur, il n'y a pas quatre louis dans la maison... »

Moi, je ressemblais, au milieu de ces gens-là, à un patient qui a entendu sa sentence. Je disais au chevalier : « Chevalier, allons-nous-en, puisque ces messieurs ne peuvent rien... » Et le chevalier me tirant à l'écart : « Tu n'y penses pas, c'est la veille de sa fête. Je l'aie prévenue, je t'en avertis ; et elle s'attend à une galanterie de ta part. Tu la connais : ce n'est pas qu'elle soit intéressée ; mais elle est comme toutes les autres, qui n'aiment pas à être trompées dans leur attente. Elle s'en sera déjà vantée à son père, à sa mère, à ses tantes, à ses amies ; et, après cela, n'avoir rien à leur montrer, cela est mortifiant... » Et puis le voilà revenu à Merval, et le pressant plus vivement encore. Merval, après s'être bien fait tirailler, dit : « J'ai la plus sottie âme du monde ; je ne saurais voir les gens en peine. Je rêve ; et il me vient une idée.

LE CHEVALIER

Et quelle idée?

MERVAL

Pourquoi ne prendriez-vous pas des marchandises?

LE CHEVALIER

En avez-vous ?

MERVAL

Non ; mais je connais une femme qui vous en fournira ; une brave femme, une honnête femme.

LE BRUN

Oui, mais qui nous fournira des guenilles, qu'elle nous vendra au poids de l'or, et dont nous ne retirerons rien.

MERVAL

Point du tout, ce seront de très belles étoffes, des bijoux en or et en argent, des soieries de toute espèce, des perles, quelques pierreries ; il y aura très peu de chose à perdre sur ces effets. C'est une bonne créature à se contenter de peu, pourvu qu'elle ait ses sûretés ; ce sont des marchandises d'affaires qui lui reviennent à très bon prix. Au reste, voyez-les, la vue ne vous en coûtera rien... »

Je représentai à Merval et au chevalier, que mon état n'était pas de vendre ; et que, quand cet arrangement ne me répugnerait pas, ma position ne me laisserait pas le temps d'en tirer parti. Les officieux Le Brun et Mathieu de Fourgeot dirent tous à la fois : « Qu'à

cela ne tienne, nous vendrons pour vous; c'est l'embaras d'une demi-journée...» Et la séance fut remise à l'après-midi chez M. de Merval, qui, me frappant doucement sur l'épaule, me disait d'un ton onctueux et pénétré : « Monsieur, je suis charmé de vous obliger ; mais, croyez-moi, faites rarement de pareils emprunts ; ils finissent toujours par ruiner. Ce serait un miracle, dans ce pays-ci, que vous eussiez encore à traiter une fois avec d'aussi honnêtes gens que MM. Le Brun et Mathieu de Fourgeot... »

Le Brun et Fourgeot de Mathieu, ou Mathieu de Fourgeot, le remercièrent en s'inclinant, et lui disant qu'il avait bien de la bonté, qu'ils avaient tâché jusqu'à présent de faire leur petit commerce en conscience, et qu'il n'y avait pas de quoi les louer.

Merval.

Vous vous trompez, Messieurs, car qui est-ce qui a de la conscience à présent ? Demandez à M. le chevalier de Saint-Ouin, qui doit en savoir quelque chose...

Nous voilà sortis de chez Merval, qui nous demande, du haut de son escalier, s'il peut compter sur nous et faire avertir sa marchande. Nous lui répondons que oui ; et nous allons tous quatre dîner dans une auberge voisine, en attendant l'heure du rendez-vous.

Ce fut Mathieu de Fourgeot qui commanda le dîner, et qui le commanda bon. Au dessert, deux marmottes s'approchèrent de notre table avec leurs vielles ; Le Brun les fit asseoir. On les fit boire, on les fit jaser, on les fit jouer. Tandis que mes trois convives s'amusaient à en chiffonner une, sa compagne, qui était à côté de moi, me dit tout bas : « Monsieur, vous êtes là

en bien mauvaise compagnie : il n'y a pas un de ces gens-là qui n'ait son nom sur le livre rouge¹.

Nous quittâmes l'auberge à l'heure indiquée, et nous nous rendîmes chez Merval. J'oubliais de te dire que ce dîner épuisa la bourse du chevalier et la mienne, et qu'en chemin Le Brun dit au chevalier, qui me le redit, que Mathieu de Fourgeot exigeait dix louis pour sa commission, que c'était le moins qu'on pût lui donner; que s'il était satisfait de nous, nous aurions les marchandises à meilleur prix, et que nous retrouverions aisément cette somme sur la vente.

Nous voilà chez Merval, où sa marchande nous avait précédés avec ses marchandises. M^{lle} Bridoise (c'est son nom) nous accabla de politesses et de révérences, et nous étala des étoffes, des toiles, des dentelles, des bagues, des diamants, des boîtes d'or. Nous primes de tout. Ce furent Le Brun, Mathieu de Fourgeot et le chevalier qui mirent le prix aux choses; et c'est Merval qui tenait la plume. Le total se monta à dix-neuf mille sept cent soixante et quinze livres, dont j'allais faire mon billet, lorsque M^{lle} Bridoise me dit, en faisant une révérence (car elle ne s'adressait jamais à personne sans le révérencier) : « Monsieur, votre dessein est de payer vos billets à leur échéance ? »

— Assurément, lui répondis-je.

— En ce cas, me répliqua-t-elle, il vous est indifférent de me faire des billets ou des lettres de change. »

Le mot de lettre de change me fit pâlir. Le chevalier s'en aperçut, et dit à M^{lle} Bridoise : « Des lettres de change, Mademoiselle ! mais ces lettres de change courent, et l'on ne sait en quelles mains elles pourraient aller.

1. Registre de la police.

— Vous vous moquez, monsieur le chevalier ; on sait un peu les égards dus aux personnes de votre rang... » Et puis une révérence... « On tient ces papiers-là dans son portefeuille ; on ne les produit qu'à temps. Tenez, voyez... » Et puis une révérence. Elle tire son portefeuille de sa poche ; elle lit une multitude de noms de tout état et de toutes conditions. Le chevalier s'était approché de moi, et me disait : « Des lettres de change ! cela est diablement sérieux ! Vois ce que tu veux faire. Cette femme me paraît honnête, et puis, avant l'échéance, tu seras en fonds ou j'y serai. »

JACQUES

Et vous signâtes les lettres de change ?

LE MAÎTRE

Il est vrai.

JACQUES

C'est l'usage des pères, lorsque leurs enfants partent pour la capitale, de leur faire un petit sermon. Ne fréquentez point mauvaise compagnie ; rendez-vous agréable à vos supérieurs par de l'exactitude à remplir vos devoirs ; conservez votre religion ; fuyez les filles de mauvaise vie, les chevaliers d'industrie, et surtout ne signez jamais de lettres de change.

LE MAÎTRE

Que veux-tu, je fis comme les autres ; la première chose que j'oubliai, ce fut la leçon de mon père. Me voilà pourvu de marchandises à vendre, mais c'est de l'argent qu'il nous fallait. Il y avait quelques paires de manchettes à dentelle, très belles : le chevalier s'en

saisit au prix coûtant, en me disant : « Voilà déjà une partie de tes emplettes, sur laquelle tu ne perdras rien. » Mathieu de Fourgeot prit une montre et deux boîtes d'or, dont il allait sur-le-champ m'apporter la valeur ; Le Brun prit en dépôt le reste chez lui. Je mis dans ma poche une superbe garniture avec les manchettes ; c'était une des fleurs du bouquet que j'avais à donner. Mathieu de Fourgeot revint en un clin d'œil avec soixante louis ; il en retint dix pour lui, et je reçus les cinquante autres. Il me dit qu'il n'avait vendu ni la montre ni les deux boîtes, mais qu'il les avait mises en gage.

JACQUES

En gage ?

LE MAÎTRE

Oui.

JACQUES

Je sais où.

LE MAÎTRE

Où ?

JACQUES

Chez la demoiselle aux révérences, la Bridoie.

LE MAÎTRE

Il est vrai. Avec la paire de manchettes et sa garniture, je pris encore une jolie bague, avec une boîte à mouches, doublée d'or. J'avais cinquante louis dans ma bourse ; et nous étions, le chevalier et moi, de la plus belle gaieté.

JACQUES

Voilà qui est fort bien. Il n'y a dans tout ceci qu'une chose qui m'intrigue ; c'est le désintéressement du sieur Le Brun ; est-ce que celui-là n'eut aucune part à la dépouille ?

LE MAÎTRE

Allons donc, Jacques, vous vous moquez ; vous ne connaissez pas M. Le Brun. Je lui proposai de reconnaître ses bons offices ; il se fâcha, il me répondit que je le prenais apparemment pour un Mathieu de Fourgeot ; qu'il n'avait jamais tendu la main. « Voilà mon cher Le Brun, s'écria le chevalier, c'est toujours lui-même ! mais nous rougirions qu'il fût plus honnête que nous... » Et à l'instant il prit parmi nos marchandises deux douzaines de mouchoirs, une pièce de mousseline qu'il lui fit accepter pour sa femme et pour sa fille. Le Brun se mit à considérer les mouchoirs, qui lui parurent si beaux, la mousseline qu'il trouva si fine, cela lui était offert de si bonne grâce, il avait une si prochaine occasion de prendre sa revanche avec nous par la vente des effets qui restaient entre ses mains, qu'il se laissa vaincre ; et nous voilà partis, et nous acheminant à toutes jambes de fiacre vers la demeure de celle que j'aimais, et à qui la garniture, les manchettes et la bague étaient destinées. Le présent réussit à merveille. On fut charmante. On essaya sur-le-champ la garniture et les manchettes ; la bague semblait avoir été faite pour le doigt. On soupa, et gaiement comme tu penses bien.

JACQUES

Et vous couchâtes là.

LE MAÎTRE

Non.

JACQUES

Ce fut donc le chevalier?

LE MAÎTRE

Je le crois.

JACQUES

Du train dont on vous menait, vos cinquante louis ne durèrent pas longtemps.

LE MAÎTRE

Non. Au bout de huit jours, nous nous rendîmes chez Le Brun pour voir ce que le reste de nos effets avait produit.

JACQUES

Rien, ou peu de chose. Le Brun fut triste, il se déchâna contre le Merval et la demoiselle aux révérences, les appela gueux, infâmes, fripons, jura derechef de n'avoir jamais rien à démêler avec eux, et vous remit sept à huit cent francs.

LE MAÎTRE

A peu près ; huit cent soixante et dix livres.

JACQUES

Ainsi, si je sais un peu calculer, huit cent soixante et dix livres de Le Brun, cinquante louis de Merval ou de Fourgeot, la garniture, les manchettes et la bague, allons, encore cinquante louis, et voilà ce qui est rentré,

de vos dix-neuf mille sept cent soixante et quinze livres, en marchandises. Diable ! cela est honnête. Merval avait raison, on n'a pas tous les jours à traiter avec d'aussi dignes gens.

LE MAÎTRE

Tu oublies les manchettes prises au prix coûtant par le chevalier.

JACQUES

C'est que le chevalier ne vous en a jamais parlé.

LE MAÎTRE

J'en conviens. Et les deux boîtes d'or et la montre mises en gage par Mathieu, tu n'en dis rien.

JACQUES

C'est que je ne sais qu'en dire.

LE MAÎTRE

Cependant l'échéance des lettres de change arriva.

JACQUES

Et vos fonds ni ceux du chevalier n'arrivèrent point.

LE MAÎTRE

Je fus obligé de me cacher. On instruisit mes parents ; un de mes oncles vint à Paris. Il présenta un mémoire à la police contre tous ces fripons. Ce mémoire fut renvoyé à un des commis ; ce commis était un protecteur gagé de Merval. On répondit que, l'affaire étant en justice réglée, la police n'y pouvait rien. Le prêteur sur gages à qui Mathieu avait confié les deux boîtes fit as-

signer Mathieu. J'intervins dans ce procès. Les frais de justice furent si énormes, qu'après la vente de la montre et des boîtes, il s'en manquait encore cinq ou six cents francs qu'il n'y eût de quoi tout payer.

Vous ne croiriez pas cela, lecteur. Et si je vous disais qu'un limonadier, décédé il y a quelque temps dans mon voisinage, laissa deux pauvres orphelins en bas âge. Le commissaire se transporte chez le défunt ; on appose un scellé. On lève ce scellé, on fait un inventaire, une vente ; la vente produit huit à neuf cents francs. De ces neuf cents francs, les frais de justice prélevés, il reste deux sous pour chaque orphelin ; on leur met à chacun ces deux sous dans la main, et on les conduit à l'hôpital.

LE MAÎTRE

Cela fait horreur.

JACQUES

Et cela dure.

LE MAÎTRE

Mon père mourut dans ces entrefaites. J'acquittai les lettres de change, et je sortis de ma retraite, où, pour l'honneur du chevalier et de mon amie, j'avouerai qu'ils me tinrent assez fidèle compagnie.

JACQUES

Et vous voilà tout aussi féru qu'au paravant du chevalier et de votre belle ; votre belle vous tenant la dragée plus haute que jamais.

1. *Féru*, vieux mot : *frappé, entiché*.

Je suis *féru*, j'en ai dans l'aile.

Poésies de SAINT-AMAND.

(BR.)

LE MAÎTRE

Et pourquoi cela, Jacques ?

JACQUES

Pourquoi ? C'est que, maître de votre personne et possesseur d'une fortune honnête, il fallait faire le vous un sot complet, un mari.

LE MAÎTRE

Ma foi, je crois que c'était leur projet ; mais il ne leur réussit pas.

JACQUES

Vous êtes bien heureux, ou ils ont été bien maladroits.

LE MAÎTRE

Mais il me semble que ta voix est moins rauque, et que tu parles plus librement.

JACQUES

Cela vous semble, mais cela n'est pas.

LE MAÎTRE

Tu ne pourrais donc pas reprendre l'histoire de tes amours ?

JACQUES

Non.

LE MAÎTRE

Et ton avis est que je continue l'histoire des miennes ?

JACQUES

C'est mon avis de faire une pause, et de hausser la gourde.

LE MAÎTRE

Comment ! avec ton mal de gorge tu as fait remplir ta gourde ?

JACQUES

Oui ; mais, de par tous les diables, c'est de tisane ; aussi je n'ai point d'idées, je suis bête ; et tant qu'il n'y aura dans la gourde que de la tisane, je serai bête.

LE MAÎTRE

Que fais-tu ?

JACQUES

Je verse la tisane à terre ; je crains qu'elle ne nous porte malheur.

LE MAÎTRE

Tu es fou.

JACQUES

Sage ou fou, il n'en restera pas la valeur d'une larme dans la gourde.

Tandis que Jacques vide à terre sa gourde, son maître regarde à sa montre, ouvre sa tabatière, et se dispose à continuer l'histoire de ses amours. Et moi, lecteur, je suis tenté de lui fermer la bouche en lui montrant de loin ou un vieux militaire sur son cheval, le dos voûté, et s'acheminant à grands pas, ou une jeune paysanne en petit chapeau de paille, en cotillons rouges, faisant

son chemin à pied ou sur un âne. Et pourquoi le vieux militaire ne serait-il pas ou le capitaine de Jacques ou le camarade de son capitaine ? — Mais il est mort. — Vous le croyez ?... Pourquoi la jeune paysanne ne serait-elle pas ou la dame Suzon, ou la dame Marguerite, ou l'hôtesse du Grand-Cerf, ou la mère Jeanne, ou même Denise sa fille ? Un faiseur de roman n'y manquerait pas ; mais je n'aime pas les romans, à moins que ce ne soient ceux de Richardson. Je fais l'histoire, cette histoire intéressera ou n'intéressera pas : c'est le moindre de mes soucis. Mon projet est d'être vrai, je l'ai rempli. Ainsi, je ne ferai point revenir frère Jean de Lisbonne ; ce gros prier qui vient à nous dans un cabriolet, à côté d'une jeune et jolie femme, ce ne sera point l'abbé Hudson. — Mais l'abbé Hudson est mort ? Vous le croyez ? Avez-vous assisté à ses obsèques ? — Non. — Vous ne l'avez point vu mettre en terre ? — Non. — Il est donc mort ou vivant, comme il me plaira. Il ne tiendrait qu'à moi d'arrêter ce cabriolet et d'en faire sortir avec le prier et sa compagne de voyage une suite d'événements en conséquence desquels vous ne sauriez ni les amours de Jacques, ni celles de son maître ; mais je dédaigne toutes ces ressources-là, je vois seulement qu'avec un peu d'imagination et de style rien n'est plus aisé que de filer un roman. Demeurons dans le vrai, et en attendant que le mal de gorge de Jacques se passe, laissons parler son maître.

LE MAÎTRE

Un matin, le chevalier m'apparut fort triste ; c'était le lendemain d'un jour que nous avons passé à la campagne, le chevalier, son amie ou la mienne, ou peut-être de tous les deux, le père, la mère, les tantes,

les cousines et moi. Il me demanda si je n'avais commis aucune indiscretion qui eût éclairé les parents sur ma passion. Il m'apprit que le père et la mère, alarmés de mes assiduités, avaient fait des questions à leur fille; que si j'avais des vues honnêtes, rien n'était plus simple que de les avouer; qu'on se ferait honneur de me recevoir à ces conditions; mais que si je ne m'expliquais pas nettement sous quinzaine, on me prierait de cesser des visites qui se remarquaient, sur lesquelles on tenait des propos, et qui faisaient tort à leur fille, en écartant d'elle des partis avantageux qui pouvaient se présenter sans la crainte d'un refus.

JACQUES

Eh bien ! mon maître, Jacques a-t-il du nez ?

LE MAÎTRE

Le chevalier ajouta : « Dans quinzaine ! le terme est assez court. Vous aimez, on vous aime ; dans quinze jours que ferez-vous ? » Je répondis net au chevalier que je me retirerais.

« Vous vous retirerez ! Vous n'aimez donc pas !

— J'aime, et beaucoup; mais j'ai des parents, un nom, un état, des prétentions, et je ne me résoudrai jamais à enfouir tous ces avantages dans le magasin d'une petite bourgeoise.

— Et leur déclarerai-je cela ?

— Si vous voulez. Mais, chevalier, la subite et scrupuleuse délicatesse de ces gens-là m'étonne. Ils ont permis à leur fille d'accepter mes cadeaux; ils m'ont laissé vingt-fois en tête-à-tête avec elle; elle court les bals, les assemblées, les spectacles, les promenades aux champs et à la ville, avec le premier qui a un bon équi-

page à lui offrir ; ils dorment profondément tandis qu'on fait de la musique ou la conversation chez elle ; tu fréquentes dans la maison tant qu'il te plaît ; et, entre nous, chevalier, quand tu es admis dans une maison, on peut y en admettre un autre. Leur fille est notée. Je ne croirai pas, je ne nierai pas tout ce qu'on en dit ; mais tu conviendras que ces parents-là auraient pu s'aviser plus tôt d'être jaloux de l'honneur de leur enfant. Veux-tu que je te parle vrai ? On m'a pris pour une espèce de benêt qu'on se promettait de mener par le nez aux pieds du curé de la paroisse. Ils se sont trompés. Je trouve M^{lle} Agathe charmante ; j'en ai la tête tournée : et il y paraît, je crois, aux effroyables dépenses que j'ai faites pour elle. Je ne refuse pas de continuer, mais encore faut-il que ce soit avec la certitude de la trouver un peu moins sévère à l'avenir.

« Mon projet n'est pas de perdre éternellement à ses genoux un temps, une fortune et des soupirs que je pourrais employer plus utilement ailleurs. Tu diras ces derniers mots à M^{lle} Agathe, et tout ce qui les a précédés à ses parents... Il faut que notre liaison cesse, ou que je sois admis sur un nouveau pied, et que M^{lle} Agathe fasse de moi quelque chose de mieux que ce qu'elle en a fait jusqu'à présent. Lorsque vous m'introduisites chez elle, convenez, chevalier, que vous me fites espérer des facilités que je n'ai point trouvées. Chevalier, vous m'en avez un peu imposé.

LE CHEVALIER

Ma foi, je m'en suis un peu imposé le premier à moi-même. Qui diable aurait jamais imaginé qu'avec l'air leste, le ton libre et gai de cette jeune folle, ce serait un petit dragon de vertu ?

JACQUES

Comment, diable ! Monsieur, cela est bien fort. Vous avez donc été brave une fois dans votre vie ?

LE MAÎTRE

Il y a des jours comme cela. J'avais sur le cœur l'aventure des usuriers, ma retraite à Saint-Jean-de-La-tran, devant la demoiselle Bridioie, et plus que tout, les rigueurs de M^{lle} Agathe. J'étais un peu las d'être lanterné.

JACQUES

Et, d'après ce courageux discours, adressé à votre cher ami le chevalier de Saint-Quin, que faites-vous ?

LE MAÎTRE

Je tins parole, je cessai mes visites.

JACQUES

Bravo ! Bravo ! mio caro maestro !

LE MAÎTRE

Il se passa une quinzaine sans que j'entendisse parler de rien, si ce n'était par le chevalier qui m'instruisait fidèlement des effets de mon absence dans la famille, et qui m'encourageait à me tenir ferme. Il me disait : « On commence à s'étonner, on se regarde, on parle ; on se questionne sur les sujets de mécontentement qu'on a pu te donner. La petite fille joue la dignité ; elle dit avec une indifférence affectée à travers laquelle on voit aisément qu'elle est piquée : « On ne voit plus ce monsieur ; c'est qu'apparemment il ne veut plus qu'on

le voie ; à la bonne heure, c'est son affaire... » Et puis elle fait une pirouette, elle se met à chantonner, elle va à la fenêtre, elle revient, mais les yeux rouges ; tout le monde s'aperçoit qu'elle a pleuré.

— Qu'elle a pleuré !

— Ensuite elle s'assied ; elle prend son ouvrage ; elle veut travailler, mais elle ne travaille pas. On cause, elle se tait ; on cherche à l'égayer, elle prend de l'humeur ; on lui propose un jeu, une promenade, un spectacle : elle accepte ; et lorsque tout est prêt, c'est une autre chose qui lui plaît et qui lui déplaît le moment d'après. Oh ! ne voilà-t-il pas que tu te troubles ! Je ne te dirai plus rien.

— Mais, chevalier, vous croyez donc que, si je repa-
raissais...

— Je crois que tu serais un sot. Il faut tenir bon, il faut avoir du courage. Si tu reviens sans être rappelé, tu es perdu. Il faut apprendre à vivre à ce petit monde-là.

— Mais si l'on ne me rappelle pas ?

— On te rappellera.

— Si l'on tarde beaucoup à me rappeler ?

— On te rappellera bientôt. Peste ! un homme comme toi ne se remplace pas aisément. Si tu reviens de toi-même on te boudera, on te fera payer chèrement ton incartade, on t'imposera la loi qu'on voudra t'imposer ; il faudra t'y soumettre ; il faudra fléchir le genou. Veux-tu être le maître ou l'esclave, et l'esclave le plus malmené ? Choisis. A te parler vrai, ton procédé a été un peu leste ; on n'en peut pas conclure un homme bien épris ; mais ce qui est fait est fait : et s'il est possible d'en tirer bon parti, il n'y faut pas manquer.

— Elle a pleuré !

— Eh bien ! elle a pleuré. Il vaut encore mieux qu'elle pleure que toi.

— Mais si l'on ne me rappelle pas ?

— On te rappellera, te dis-je. Lorsque j'arrive, je ne parle pas plus de toi que si tu n'existais pas. On me tourne, je me laisse tourner ; enfin on me demande si je t'ai vu ; je réponds indifféremment, tantôt oui, tantôt non ; puis on parle d'autre chose ; mais on ne tarde pas de revenir à ton éclipse. Le premier mot vient, ou du père ou de la mère, ou de la tante ou d'Agathe, et l'on dit : Après tous les égards que nous avons eus pour lui ! l'intérêt que nous avons tous pris à sa dernière affaire ! les amitiés que ma nièce lui a faites ! les politesses dont je l'ai comblé ! tant de protestations d'attachement que nous en avons reçues ! et puis fiez-vous aux hommes ! Après cela, ouvrez votre maison à ceux qui se présentent !... Croyez aux amis !

— Et Agathe ?

— La consternation y est, c'est moi qui t'en assure.

— Et Agathe ?

— Agathe me tire à l'écart, et dit : « Chevalier, concevez-vous quelque chose à votre ami ? Vous m'avez assurée tant de fois que j'en étais aimée ; vous le croyiez sans doute et pourquoi ne l'auriez-vous pas cru ? Je le croyais bien, moi... Et puis elle s'interrompt, sa voix s'altère, ses yeux se mouillent... Eh bien ! ne voit-il pas que tu en fais autant ! Je ne te dirai plus rien, cela est décidé. Je vois ce que tu désires mais il n'en sera rien absolument rien. Puisque tu as fait la sottise de te retirer sans rime ni raison, je ne veux pas que tu la doubles en allant te jeter à leur tête. Il faut tirer parti de cet incident pour avancer tes affaires avec M^{lle} Agathe ; il faut qu'elle voie qu'elle ne te tient pas si bien qu'elle ne puisse

te perdre, à moins qu'elle ne s'y prenne mieux pour te garder. Après ce que tu as fait, en être encore à lui baiser la main ! Mais là, chevalier, la main sur la conscience, nous sommes amis, et tu peux, sans indiscretion, t'expliquer avec moi ; vrai, tu n'en as jamais rien obtenu ?

— Non.

— Tu mens, tu fais le délicat.

— Je le ferais peut-être, si j'en avais raison ; mais je te jure que je n'ai pas le bonheur de mentir.

— Cela est inconcevable, car enfin tu n'es pas maladroit. Quoi ! on n'a pas eu le moindre petit moment de faiblesse ?

— Non.

— C'est qu'il sera venu, que tu ne l'auras pas aperçu et que tu l'auras manqué. J'ai peur que tu n'aies été un peu benêt ; les gens honnêtes, délicats et tendres comme toi y sont sujets.

— Mais vous, chevalier, lui dis-je, que faites-vous là ?

— Rien.

— Vous n'avez point eu de prétentions ?

— Pardonnez-moi, s'il vous plaît, elles ont même duré assez longtemps ; mais tu es venu, tu as vu et tu as vaincu. Je me suis aperçu qu'on te regardait beaucoup, et qu'on ne me regardait guère ; je me le suis tenu pour dit. Nous sommes restés bons amis ; on me confie ses petites pensées, on suit quelquefois mes conseils ; et faute de mieux, j'ai accepté le rôle de subalterne auquel tu m'as réduit. »

JACQUES

Monsieur, deux choses : l'une, c'est que je n'ai jamais pu suivre mon histoire sans qu'un diable ou un

autre ne m'interrompît, et que la vôtre va tout de suite. Voilà le train de la vie ; l'un court à travers les ronces sans se piquer ; l'autre a beau regarder où il met le pied, il trouve des ronces dans le plus beau chemin, et arrive au gîte écorché tout vif.

LE MAÎTRE

Est-ce que tu as oublié ton refrain : et le grand rouleau, et l'écriture d'en haut ?

JACQUES

L'autre chose, c'est que je persiste dans l'idée que votre chevalier de Saint-Ouin est un grand fripon ; et qu'après avoir partagé votre argent avec les usuriers Le Brun, Merval, Mathieu de Fourgeot ou Fourgeot de Mathieu, la Bridoie, il cherche à vous embâter de sa maîtresse, en tout bien et tout honneur s'entend, par-devant notaire et curé, afin de partager encore avec vous votre femme... Ah ! la gorge!...

LE MAÎTRE

Sais-tu ce que tu fais là ? une chose très commune et très impertinente.

JACQUES

J'en suis bien capable.

LE MAÎTRE

Tu te plains d'avoir été interrompu, et tu interromps.

JACQUES

C'est l'effet du mauvais exemple que vous m'avez donné. Une mère veut être galante, et veut que sa fille

soit sage ; un père veut être dissipateur, et veut que son fils soit économe ; un maître veut...

LE MAÎTRE

Interrompre son valet, l'interrompre tant qu'il lui plaît, et n'en pas être interrompu.

Lecteur, est-ce que vous ne craignez pas de voir se renouveler ici la scène de l'auberge où l'un criait : « Tu descendras » ; l'autre : « Je ne descendrai pas. » A quoi tient-il que je ne vous fasse entendre : « J'interromprai ; tu n'interrompras pas. » Il est certain que, pour peu que j'agace Jacques ou son maître, voilà la querelle engagée ; et si je l'engage une fois, qui sait comment elle finira ? Mais la vérité est que Jacques répondit modestement à son maître : « Monsieur, je ne vous interromps pas ; mais je cause avec vous, comme vous m'en avez donné la permission. »

LE MAÎTRE

Passe ; mais ce n'est pas tout.

JACQUES

Quelle autre incongruité puis-je avoir commise ?

LE MAÎTRE

Tu vas anticipant sur le raconteur, et tu lui ôtes le plaisir qu'il s'est promis de ta surprise ; en sorte qu'ayant, par une ostentation de sagacité très déplacée, deviné ce qu'il avait à te dire, il ne reste plus qu'à se taire, et je me tais.

JACQUES

Ah ! mon maître !

LE MAÎTRE

Que maudits soient les gens d'esprit !

JACQUES

D'accord ; mais vous n'aurez pas la cruauté...

LE MAÎTRE

Conviens du moins que tu le mériterais.

JACQUES

D'accord ; mais avec tout cela vous regarderez à votre montre l'heure qu'il est, vous prendrez une prise de tabac, votre humeur cessera, et vous continuerez votre histoire.

LE MAÎTRE

Ce drôle-là fait de moi tout ce qu'il veut...

Quelques jours après cet entretien avec le chevalier, il reparut chez moi ; il avait l'air triomphant. « Eh bien ! l'ami, me dit-il, une autre fois croirez-vous à mes almanachs ? Je vous l'avais bien dit, nous sommes les plus forts, et voici une lettre de la petite ; oui, une lettre, une lettre d'elle... »

Cette lettre était fort douce ; des reproches, des plaintes et cætera ; et me voilà réinstallé dans la maison.

Lecteur, vous suspendez ici votre lecture ; qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! je crois vous comprendre, vous voudriez voir cette lettre. M^{me} Riccoboni n'aurait pas manqué de vous la montrer. Et celle que M^{me} de La Pommeraye dicta aux deux dévotes, je suis sûr que vous l'avez regrettée. Quoiqu'elle fût autrement difficile

à faire que celle d'Agathe, et que je ne présume pas infiniment de mon talent, je crois que je m'en serais tiré, mais elle n'aurait pas été originale; ç'aurait été comme ces sublimes harangues de Tite-Live, dans son *Histoire de Rome*, ou du cardinal Bentivoglio dans ses *Guerres de Flandre*. On les lit avec plaisir, mais elles détruisent l'illusion. Un historien, qui suppose à ses personnages des discours qu'ils n'ont pas tenus, peut aussi leur supposer des actions qu'ils n'ont pas faites. Je vous supplie donc de vouloir bien vous passer de ces deux lettres, et de continuer votre lecture.

LE MAÎTRE

On me demanda raison de mon éclipse, je dis ce que je voulus; on se contenta de ce que je dis, et tout reprit son train accoutumé.

JACQUES

C'est-à-dire que vous continuâtes vos dépenses, et que vos affaires amoureuses n'en avançaient pas davantage.

LE MAÎTRE

Le chevalier m'en demandait des nouvelles et avait l'air de s'en impatienter.

JACQUES

Et il s'impatientait peut-être réellement.

LE MAÎTRE

Et pourquoi cela?

JACQUES

Pouquoi! parce qu'il...